

L'océan grand ouvert sur l'infini des contes

Les Bretons qui peuplèrent les mers furent aussi des pionniers de l'imaginaire. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, ces matelots en guenilles qui, tournant le dos à leurs landes et à leurs forêts, partirent pour les Antilles, l'Afrique, le Québec, l'Inde, la Chine ou, plus hardiment encore, pour des terres à explorer qu'on n'avait jamais vues sur la moindre carte, embarquèrent avec eux leur seule richesse : l'or des contes.

C'est ce trésor immatériel qui, chaque soir, leur permit de conjurer les souffrances de la vie à bord et les peurs indicibles qui allaient avec : terreur du scorbut, des ouragans, des Anglais, voire des « sauvages », comme on appelait en ce temps-là les peuples inconnus qu'on rencontrait au hasard des escales ou des naufrages.

Réunis chaque soir sur le gaillard d'avant, ces marins souvent enrôlés de force s'y prirent comme leurs ancêtres paysans depuis le haut Moyen Âge : ils repeignirent le monde à la couleur de leur imagination, comme ça leur venait, comme ça leur chantait. C'était à peu près la seule liberté qui leur restait.

De l'océan qui clapotait autour de la proue jaillirent alors toutes sortes de créatures extraordinaires. Des géants sourcilleux, des îles dérivantes, des vaisseaux fantômes, des sirènes mâles et femelles, des fées d'une beauté foudroyante et d'autres qui ressemblaient à d'atroces vieilles pestes, des rois des Puces, des chats et des rats qui n'en faisaient qu'à leur tête, des seigneurs du Vent, des royaumes sous-marins, des bateaux bizarres, des châteaux inquiétants, des terres ensorcelées, enfin une horde de diables les plus divers et une troupe encore plus fournie de capitaines maudits.

Le Graal lui-même se fit marin. Ils remplacèrent le sang du Christ par des objets étranges cachés dans les terres inconnues qu'ils cherchaient ou qu'ils croisaient. Leurs noms, « îles d'or », « pays du Grand Coquelicu », racontent à eux seuls les fantasmes qui hantaient les cervelles de ces héros de l'ombre, va-nu-pieds chassés de leurs terres par la faim, et qui, au cœur des calmes plats comme des pires typhons, et malgré l'extrême dureté de la vie à bord, s'obstinaient à réenchanter le monde.

Ils demeurent des oubliés de l'Histoire. Et l'on s'est peu intéressé au trésor narratif qu'ils accumulèrent au fil des navigations et des

escales, et qu'à chacun de leurs retours ils débarquèrent en Bretagne avec les balles de soie, de porcelaines ou d'épices qu'ils étaient allés chercher au bout du monde. Cette fabuleuse cargaison d'imaginaire ne passionna guère que des folkloristes du XIX^e siècle, conscients de la menace qui pesait sur cette mémoire où le réel avait été retravaillé pendant des siècles par l'imaginaire collectif.

Au hasard de leurs pérégrinations sur les côtes bretonnes, ils collectèrent donc pieusement les contes des pêcheurs et des marins, puis entreprirent de les fixer par écrit.

Leur travail ne suscita pas la passion des foules, c'est le moins que l'on puisse dire. La notion de culture populaire était le plus souvent étrangère aux beaux esprits du XIX^e siècle. On voulait bien de l'Ankou, le spectre de la mort qui hante les chemins creux d'Armorique : c'était pittoresque à souhait. Mais ces histoires de gueux de mer... Et, de toute façon, il y avait longtemps qu'on avait porté sur les Bretons un jugement sans appel : tous des ploucs. Prisonniers à jamais des limites géographiques et culturelles où, marins ou paysans, les avait condamnés leur naissance. Aussi, très rapidement, le patient travail de ces folkloristes sombra-t-il dans l'oubli.

*

Je l'ai découvert par le plus grand des hasards, à la Bibliothèque de France, il y a plus de trente ans, lors des recherches préliminaires

à mon essai historique sur la Bretagne maritime de l'âge d'or, Quand les Bretons peuplaient les mers¹. Les pages de ces fascicules reliés d'un simple fil étaient souvent en lambeaux ; et la couverture était d'un carton si fragile qu'elle se cassait entre les doigts quand on la manipulait. La lecture des contes était elle-même d'un abord peu engageant. Ceux qui les avaient collectés s'étaient sentis obligés de les adapter dans un français corseté par les conventions académiques de l'époque ; qui les édulcoraient ou les affadissaient. Il fallait s'entêter, passer outre, les débarrasser de cet habillage de convenances. On s'apercevait alors que les marins qui les avaient imaginés, en dépit (ou peut-être à cause) des souffrances qu'ils avaient endurées, s'étaient montrés d'une prodigieuse inventivité.

Au fil de mes recherches, il m'est aussi arrivé de découvrir deux, trois, jusqu'à cinq versions du même conte. Preuve que ces légendes avaient fait, d'escale en escale, le tour des navires, mais aussi des ports qui jalonnent le littoral breton. Une idée m'a alors traversé l'esprit : puisque chacun y avait ajouté son grain de sel, pourquoi ne pas y ajouter le mien ? J'ai alors décidé de les repeindre aux couleurs de mon imaginaire, comme l'ont fait tous les conteurs depuis que le monde est monde. En somme, j'ai pris à mon tour un embarquement pour cet archipel de légendes. Avec d'autant plus d'enthousiasme que ces marins j'en descends.

1. Fayard, 1979.

Ma mère s'appelait Martelot, en breton Martolod, le nom qui désigne le matelot, comme dans la célèbre complainte ressuscitée par Alan Stivell et les Tri Yann, « Tri martolod yaouang ».

J'ai relaté ailleurs' mon enfance à Lorient, port de la Compagnie des Indes, mais aussi ville martyre de la Seconde Guerre mondiale. Je ne sépare jamais ces deux références historiques car ce sont les pôles essentiels du lent travail de résilience qui m'a conduite à devenir romancière, moi qui étais programmée, comme tant de jeunes Bretons méritocratiques de l'époque, pour m'illustrer dans l'enseignement et l'université. Tous les récits, autour de moi, étaient jalonnés de la même litanie : avant la guerre, pendant la guerre, après la guerre. La ville de Lorient, où j'étais née et grandissais, peinait à se rebâtir. Les stigmates de la barbarie nazie étaient partout : bâtiments en ruine, avions abattus qui n'en finissaient pas de rouiller dans un champ envahi de ronces, par dizaine blockhaus et bunkers encore intacts, sans compter la lugubre base sous-marine édifiée par la non moins sinistre « Organisation Todt ». Enfin, défigurant nos côtes, le monstrueux mur de l'Atlantique dont il était déjà clair que les tempêtes ne viendraient jamais à bout.

Mais il y avait aussi, au cœur de la ville, ce quai des Indes dont le nom me racontait déjà bien autre chose. Et cette tour de la Découverte, dont ma mère me disait que c'était de là-haut qu'au-

1. *La Maison de la source*, Fayard, 2000 ; *Le Livre de Poche*, 2002.

trefois on guettait les navires revenant des Antilles, d'Afrique, des Indes, comme on disait encore. Ou plus loin encore, en Chine.

J'étais aussi fascinée par le blason de la ville où rayonnait un soleil levant, ainsi que par sa devise : « C'est de l'Orient que vient la lumière. » À l'école, un jour, on m'en expliqua l'origine, peut-être revue et corrigée, elle aussi, par l'imagination locale. L'institutrice, en tout cas, nous raconta que notre ville, longtemps, n'eut pas de nom, jusqu'au jour de 1671 où la Compagnie des Indes entreprit dans la rade la construction d'un navire mirifique, le Soleil d'Orient. Les gens de la région furent si estomaqués par ce bateau qu'ils accoururent de partout pour le voir. Et ils prirent alors l'habitude de dire : « Je vais voir l'Orient. » En cette fin du XVII^e siècle, la ville était toute neuve, faite de bâtiments hétéroclites, souvent de simples baraques de bois. En somme, elle ne ressemblait à rien. Elle trouva son nom, L'Orient, grâce à ce bateau. Et, sans doute, se découvrit ainsi une identité.

Je suis aussitôt tombée amoureuse de cette histoire. Presque aussi ardemment de la poétique apostrophe dont l'administration napoléonienne a si bêtement privé le nom originel de L'Orient. Et grâce à elle il s'est produit un autre miracle : quasiment du jour au lendemain, je suis devenue sourde aux récits de guerre, bombes, explosions, ponts détruits et prises d'otages qui revenaient si souvent dans les récits des uns et des autres. Le Soleil d'Orient m'avait ouvert la rade de l'imaginaire. À la suite des marins

d'antan, j'y ai embarqué. Tous les soirs, sous les draps de mon lit d'enfant, j'ai commencé à me raconter des histoires. Et, comme on sait, depuis, je n'ai jamais arrêté.

*

Enfin il y avait la mer. Elle, je n'ai jamais eu à la découvrir : dans ma vie, du plus loin que je me souviens, elle a toujours été là. Marée haute, marée basse, j'ai toujours su ça, les tempêtes d'air doux, les rues qui, deux jours avant le gros temps, sentent le poisson, les algues vieilles, l'écorchure du sel.

Il y avait la mer ordinaire, celle de tous les jours, comme les vêtements du même nom, et qu'on voyait clapoter sous le pont au-dessus de l'estuaire du Scorff, la mer mariée aux terres, la mer vaseuse, sans plage ni horizon. Et l'autre, ma préférée, la mer grande, sablée et rocheuse, celle qui fait face à Groix et ouvre sur l'autre côté du soleil. La mer qui mène à l'infini. Et peut-être, comme chez les Celtes d'antan, au paradis.

*

Les femmes qui m'entouraient, dans ces années 1950 et 1960, n'arrêtaient pas de faire des histoires. Au sens propre du terme : c'étaient des narratrices. Elles racontaient, au jour le jour, la vie.

Elles parlaient beaucoup moins de la guerre que les hommes. Leur matière, c'était le grain du quotidien. Un incident survenu au lavoir, une dispute au marché, une nouvelle stupéfiante arrivée du jeu de boules, du café ou de la maison d'à côté. Elles relataient tout, tout de suite, et dans l'ordre, avec un début, un milieu, une fin. Et, bien sûr, en prenant soin de distiller à point nommé ces fausses pistes et rebondissements sans lesquels, au bout de trois minutes, on ne vous écoute plus.

J'ai donc grandi au milieu de Schéhérazade à jupe noire et coiffe amidonnée, parfaitement inconscientes de leur talent de narratrices et seulement soucieuses, comme leurs parentes et amies – autant de rivales ! –, de maintenir en haleine ceux et celles qui leur prêtaient l'oreille.

C'était aussi leur façon de défier la dureté de la vie et la cruauté des temps. Et de reprendre la tradition des conteurs et conteuses qu'on trouvait dans les villages de la Bretagne intérieure où, souvent, elles étaient nées. Sans doute avaient-elles l'intuition, comme eux, que la circulation de la parole est essentielle à la santé mentale du groupe. Mais ces récits étaient aussi l'un de leurs rares espaces de liberté. À l'occasion, d'ailleurs, ces dignes et souvent fort pieuses Bretonnes pouvaient se montrer d'une truculence phénoménale. Alors jaillissaient les rires – ultime trésor que la vie, avec l'imagination, laisse aux pauvres, aux abandonnés, aux faibles, aux malades, aux vaincus.

*

De loin en loin, tout de même, certains de leurs récits vécus furent à glacer les sangs. Je me souviens ainsi du soir où Elisa, une amie de ma grand-mère, me narra la nuit où son fils matelot était mort. Il était en mer, me raconta-t-elle, entre l'Irlande et l'Écosse. Dans la rade de Lorient, calme plat, et pourtant Elisa ne pouvait pas dormir. Et, soudain, elle entendit distinctement des paquets de mer se fracasser derrière les montants de son lit. Ils ne cessèrent qu'au matin. Puis, me dit-elle, trois jours plus tard, un employé de mairie, la mine défaite, vint frapper à sa porte. Elle le reçut le front haut : « Ne te donne pas de peine, je sais ce que tu viens m'annoncer. Le bateau où mon fils a embarqué a fait naufrage et mon fils s'est noyé. »

Ce soir-là, je piquai une sorte de crise de nerfs, que ma grand-mère soigna avec les dérisoires moyens du bord, une grande bolée de « tisane des familles » au tilleul et à la camomille – un goût dont j'avais horreur. Comme il fallait s'y attendre, ça ne fit aucun effet et j'entraï dans une phase de cauchemars qui dura une bonne semaine, jusqu'au moment où, spontanément, je joignis le récit d'Elisa au long chapelet d'histoires que je me racontais secrètement sous les draps avant de m'endormir. Comme tant d'humains, j'avais découvert l'ineffable plaisir de me faire peur...

*

On aura donc compris d'où vient mon goût des navigations sur l'océan de l'imaginaire : mes initiatrices furent toutes ces Lorientaises, femmes ou mères de marins, voire anciennes paysannes intégrées de fraîche date à ce port où se mêlaient encore, comme deux siècles plus tôt, la vieille noblesse bretonne, rude, austère, hantée par la gloire des corsaires et des lointaines colonies, les simples « matafs » de la Royale, les fils de paysans qui cherchaient d'autres horizons dans la marine de commerce ou les pauvresses des campagnes qui trouvaient à s'employer comme bonnes chez des mareyeurs, comme ma grand-tante de Languidic, la fabuleuse Marie-Josèphe Le Bouquin.

À l'époque, je n'étais pas du tout consciente de la richesse culturelle de ce « melting-pot ». Tout ce qui m'intéressait, c'étaient les histoires qui me pleuvaient dessus. Il arrivait d'ailleurs que les femmes de mon entourage, parentes ou voisines, se lancent dans un conte en bonne et due forme, quand leurs lessives, leurs mioches, leurs fourneaux et leurs jardins leur laissaient une minute. Ça se passait comme pour toutes les autres histoires : de but en blanc, sans cérémonie, au-dessus de la toile cirée de la table de la cuisine, en sirotant un « jus' ». Je ne suis pas sûre qu'elles faisaient la différence entre ces légendes et leurs récits « du jour le jour ». Dans la Bretagne de l'époque, c'était comme en Inde : réalité, fiction, quelle importance ? Seuls comptaient l'excellence et le brio du tressage

1. Le café allongé qu'il est de tradition de servir en Bretagne.

narratif. Et le bonheur si singulier où l'histoire entraînait ses auditeurs : subitement, on ne savait plus où l'on était, ni même dans quelle époque on vivait.

Souvent, c'étaient les débuts du monde. On en sortait tout neuf, lavé. C'est toujours la joie que j'attends des contes.

*

J'ignore si ces contes de marins ont été transmis par des femmes. Impossible de savoir si leurs passeurs furent des passeuses. Le plus vraisemblable, c'est que ces légendes inventées par des matelots à bord des navires furent relayées par des Bretons, hommes ou femmes, de la même trempe que les Lorientaises qui peuplèrent mon enfance : des êtres qui avaient spontanément senti qu'on pouvait mettre en fuite la Chienne du monde – le surnom breton du malheur –, le seul pouvoir des mots.

Comme je l'ai dit plus haut, j'ai pris la liberté de mettre mon grain de sel dans ces contes. Je les ai adaptés une première fois en 1980', puis aujourd'hui dans le présent recueil, où j'ai tenté de leur donner une écriture plus vive, plus personnelle aussi, avec des rythmes plus soutenus.

Pour mieux faire surgir la vitalité narrative de cet imaginaire marin, véritable Heroic Fantasy des mers celtiques, j'ai aussi

1. *Contes du cheval bleu les jours de grand vent*, Jean Picollec, 1980.

regroupé ces histoires par thèmes. Au-delà du simple enchantement du conte, le lecteur attentif pourra notamment y lire l'écho des plus vieilles quêtes arthuriennes, transposées ici sur les immensités océanes. Les capitaines qui peuplent ces légendes ont souvent l'allure de chevaliers des mers, les fées des îles sont les doubles marins de Morgane et Viviane, les châteaux des géants rappellent ceux des ogres terrestres, les monstres les plus terrifiants – dont le terrible Corps sans âme – à l'affût derrière les archipels inconnus n'ont rien à envier aux dragons qui terrifièrent Lancelot et Perceval dans les forêts de Bretagne. Et bien entendu, comme au Moyen Âge, il n'est pas rare que les animaux s'en mêlent et prennent la parole. Jusqu'à Gargantua lui-même, on le verra, qui a maille à partir quand il se laisse enrôler dans la Marine royale...

Enfin, aux curieux qui, derrière les fantasmagories, cherchent les réalités concrètes, parfois très âpres, qui ont inspiré les rêveurs, je suggère, en conclusion, quelques pistes de réflexion. On y verra que chimères d'Armorique sont aussi résistantes que ses rochers. Pour une raison simple : nous, les Bretons, depuis les origines, nous avons toujours estimé que la meilleure façon de réaliser nos rêves, c'est d'en avoir... Alors, pourquoi nous en priver ?